

Phoebé GIANNISI : *Récits des voies. Chant et cheminement en Grèce archaïque*, Grenoble, Jérôme Millon, Collection *Horos*, 2006. 190 pages + bibliographie, avec 40 photos en noir et blanc.

[ISBN 9 782841 372027]

Compte rendu par Elvira Pataki, Université Catholique Pázmány Péter, Hongrie / ERGA

Le livre de Ph. Giannisi aborde l'une des plus importantes des métaphores poétiques de la littérature grecque qui se fonde sur le rapport des mots *oimos* (bande, rouleau, chemin) et *oimé* (chant). Le volume, un beau résultat de la communication entre les différents domaines des études sur l'Antiquité, embrasse littérature, archéologie, religion et anthropologie. La relation entre le chant comme parcours et les vrais sentiers des lieux de cultes hellènes obtient un nouvel éclaircissement par l'auteur qui, par sa formation dirait-on, est destinée à une recherche multidisciplinaire. Ph. Giannisi, connue dans son pays aussi par son œuvre poétique, s'est tournée après ses études d'architecture en Grèce vers la philologie ancienne, ce qui aboutit à sa dissertation écrite à Lyon sous l'égide de J.-P. Vernant et J. Svenbro. En fait, le livre est le remaniement de sa thèse soutenue en 1994. Grâce à cet intérêt pour plusieurs disciplines, souligne la préface du volume écrite par J. Svenbro, elle est capable de dire du nouveau même après les travaux de B. Snell, M. Durante et autres. (Les œuvres de J. Svenbro, *La parole et le marbre* et *Phrasikleia* particulièrement, ont vivement influencé l'approche de son élève.)

Selon l'introduction, l'ensemble d'un paysage naturel, avec des objets artificiels (des chemins, des sculptures, des autels, des tombes) qui sont positionnés dans cet espace en guise de signes, peut être regardé comme l'analogie d'un récit structuré. L'expérience de cet espace, c'est-à-dire le fait de marcher sur ses chemins, d'observer et décoder ses éléments visuels est une démarche similaire à la lecture, à l'analyse des caractères de l'écriture. Pour développer cette idée, l'ouverture de la première partie du livre se penche sur les particularités architecturales des sanctuaires de l'époque archaïque. Contre l'approche archéologique générale qui se concentre sur l'autel, Ph. G. examine l'ensemble physique du complexe religieux dans sa totalité, en observant le relief géographique du *temenos*, ainsi que sa végétation et ses bâtiments sacrés, ses trésors, ses portiques, ses offrandes, ses voies d'accès. La thèse est que le passage du visiteur entre les monuments, leur interprétation avec l'aide des inscriptions aboutirait à une narration.

Afin d'illustrer cette hypothèse, l'analyse aborde tout d'abord le groupe des statues installées dans le sanctuaire d'Héra Samienne, disposées, suggère l'auteur, afin de réaliser un effet narratif. Ensuite, elle se tourne vers le *temenos* d'Apollon à Didyme et celui de Délos. Le paysage de ce dernier, formé des éléments naturels (le petit lac avec le palmier) et architecturaux (le colosse des Naxiens, les statues des lions, le tombeau des vierges hyperboréennes) dans leur ensemble aurait une capacité à faire visualiser l'histoire de la naissance divine. Les pages qui se penchent sur le sanctuaire apollinien de Ptôon avec sa collection de *kouroi* sont aussi intéressantes. Les statues archaïques des jeunes gens, de l'avis général, manquent de tout rôle narratif, au contraire des frontons des temples, qui avec leurs sculptures dynamiques représentent des scènes mythologiques mouvementées. Cependant, affirme Ph. Giannisi, les *kouroi* muets mais identiques seulement à première vue, peuvent par leur disposition spatiale réaliser un plan narratif. La dominante des lieux consacrés à Apollon n'est pas tout à fait due au hasard : en dehors de la poésie, le fils de Létô est protecteur divin de l'édification, de la fondation, des voies (concernant l'Apollon, voyageur des routes lointaines, voir les références aux ouvrages de M. Detienne).

Dans la suite, Ph. G. met en comparaison les voies sacrées grecques et celles d'Égypte, abordées à partir des statues de sphinx avec fonction apotropaïque. Les *dromoi* de Carnac, de Louqsor construits sur l'ordre des pharaons diffèrent beaucoup des voies grecques, avant tout par leurs statues monumentales datant de la même période et disposées dans l'espace à une distance identique. Au contraire de cette juxtaposition mécanique constatée en Égypte, affirme Ph.

Giannisi, le *temenos* grec avec ses édifices bâtis à des époques différentes, avec ses offrandes variées dans leur provenance se réalise par l'idée de la *poikilia* et aurait un rôle décoratif et narratif à la fois. Le chapitre suivant qui termine la première partie du volume et qui curieusement porte le numéro IV (le chapitre III reste introuvable, la même chose se reproduit dans la deuxième partie où l'on passe du ch. I au ch. III sans II) traite la fonction mémorative des termes techniques liés aux offrandes (*agalma, mnémé*).

Au centre de la deuxième unité se trouve la métaphore du chemin dans la poésie archaïque. Le point de départ est un passage de l'*Hymne homérique à Hermès* (vv. 447-451, *aglaos oimos aoidés*). Ph. Giannisi, après avoir revu les étymologies des mots *oimos, oimé*, veut mettre en relief le caractère dynamique des formules épiques qui dans les épopées servent à signaler les différentes étapes de la narration, le changement dans la personne qui parle (par exemple *metabainein, erchomai legein*).

Le chapitre III (voir ci-dessus) aborde les mécanismes des récits archaïques toujours par une approche architecturale. Selon son hypothèse, la mise en forme littéraire d'un contenu se réalise par des moyens visuels. La capacité cognitive la plus importante des Grecs archaïques selon l'avis de Ph. Giannisi serait évidemment la vue : les Muses, omniprésentes, transmettent une connaissance à l'aède fondée sur l'autopsie. Celui-ci établit un univers des images, et en suivant les lignes définitives de la narration il érige des monuments bien visibles à l'esprit, à l'analogie des *mnémés* et d'autres signes routiers. Pendant sa récitation, le chanteur fait chemin sur cette voie virtuelle. Alors, affirme l'auteur en s'appuyant sur une remarque de B. Snell sur l'importance du visuel dans l'art grec, *le poète se souvient en créant un univers des images qu'il regarde mentalement pendant qu'il récite* (p. 77). Devant cette hypothèse intéressante et très séduisante se posent des problèmes non négligeables. On pourrait avoir l'impression que le côté auditif de la création orale et de la performance des chanteurs reste trop à l'arrière-plan. Les idées de Ph. G., semble-t-il, ne souhaitent pas trop prendre en considération les recherches sur la composition orale des épopées, déterminée par la métrique, un véhicule premièrement auditif. L'interprétation qui souligne la dominance du visuel paraît en plusieurs points faire face à la notion incontournable qu'est la structure formulaire de la poésie orale, sans vouloir se confronter avec elle en profondeur. Juste pour illustrer les incertitudes qui s'imposent et qui restent sans explication : que faire, par exemple, avec la cécité, trait de caractère générique des aèdes ?

Dans les méthodes anciennes de la rhétorique, le parcours mémoriel de l'orateur est souvent assimilé à la visite d'un bâtiment, à l'inspection d'un terrain inconnu. De ce point de vue, l'auteur reprend des morceaux de Cicéron, de Quintilien sur la mnémotechnique et les contraste avec un fragment de Longin transmis dans la *Rhétorique* d'Apsinus (une œuvre tardive et assez douteuse par maintes interpolations). Le passage grec, au contraire des auteurs latins cités, présente le processus de la mémorisation d'un texte par les chemins de mémoire (*hodoi mnémés*) balisés par différents signes visibles (*parathesis eidolón*). Le rôle des Muses consiste à mettre le poète en marche sur ce chemin mental vers une destination définie, où les scènes importantes du récit sont disposées à la façon d'*agalmata*.

Au chapitre IV, Ph. Giannisi aborde une autre métaphore de la mémorisation, qui se lit pareillement chez Longin, celle du chasseur observant les empreintes de sa proie. L'orateur doit procéder dans son chemin de remémoration pas à pas. L'expression grecque *kata podas*, à la fois terme technique de la forme métrique, à l'avis de l'auteur serait un nouvel argument qui confirme la relation étroite entre la mise en forme poétique d'une pensée et la marche : c'est le *cheminement mnémorique*, c'est-à-dire l'ordre des pas mentaux qui achève le rythme d'un texte et qui, en conséquence, peut aider à le mémoriser. A ce point aussi le lecteur reste un peu sur sa faim, car la mise en relation avec l'idée des formules métriques n'est pas suffisante cette fois non plus.

L'unité finale du volume essaie d'illustrer ces hypothèses par l'analyse des textes archaïques. Ce type de construction mentale qui se fonde sur l'alignement des éléments similaires mais pas tout à fait identiques trouverait son homologue dans les poèmes en forme de catalogue et aussi dans les listes des *agalmata* conservées dans les sanctuaires (la valeur esthétique de ces dernières est discutable.) Le parallélisme entre la *voix poétique* et la *voie à parcourir* est suggéré aussi par quelques

morceaux tirés de l'*Odyssée* (voir par exemple le récit des aventures d'Ulysse chez Alcinoos, où tous les endroits visités auparavant par le héros sont marqués de signes identifiants visuels, des *agalmata mnémoniques*).

L'aspect voyageur d'Apollon fait son retour dans le volume avec l'analyse de l'hymne homérique adressé au dieu. En accord avec la méthodologie de ses maîtres, dans l'interprétation de Ph. G. l'errance de Létô et le parcours de jeune Apollon qui se termine à Delphes, sont mis en relation dans une approche anthropologique avec des idées religieuses très lointaines. Le dieu sur son chemin, dit-elle, crée lui-même les futurs lieux de son culte. Ce fait peut être mis en parallèle avec les *song-lines*, chants cosmogoniques des aborigènes d'Australie qui rappellent les voyages créateurs des dieux et qui sont toujours chantés accompagnés par un jeu des doigts.

Le dernier chapitre (ou bien *le dernier agalma de ce livre*, comme le dénomme l'auteur, p. 149), se tourne vers la métaphore de la voie dans la poésie lyrique, en particulier chez Pindare. La lecture qui se concentre avec assiduité sur l'idée d'un parcours spatial, malheureusement laisse de côté d'autres images métopoétiques non moins importantes dans l'œuvre pindarique qui seraient liées de manière analogue aux phénomènes du mouvement (voir l'image des oiseaux de proie, des flèches, des chariots). Les pages de fin du volume sont consacrées à l'initiation poétique d'Archiloque. Ainsi, le chemin orné d'*agalmata* visuels parcouru par le garçon qui mène la vache de son père au marché préfigurerait la carrière artistique du futur poète¹. L'analyse peu élaborée de cette scène se penche quasi exclusivement sur la duplicité du motif du parcours, sans prendre en considération ses autres éléments remarquables (par exemple l'heure indéfinie de la rencontre avec les Muses, le motif d'échange, le ton provocateur, les allusions chthoniennes et érotiques).

Le chapitre final, après avoir récapitulé les considérations faites sur la relation de *chant* et *cheminement*, thème majeur du volume, introduit ou plutôt signale de nouvelles conceptions assez vagues, qui sont marquées par un point de vue anthropologique et qui semblent souvent éloignées des études antiques strictement dites. Ainsi, Ph. G. fait pareillement remonter la notion d'*agôn* aux mouvements sur des voies différentes. En outre, elle met en relief l'importance des routes dans la civilisation humaine, le rôle de la marche sur deux pieds dans le développement de la langue humaine, etc. Sans vouloir contester l'importance indiscutable des routes dans le monde grec, qu'elles soient faites de pierres ou de pensées, cette approche, qui voudrait faire remonter des phénomènes physiques, des institutions civiques, des processus mentaux et des formes littéraires pareillement à ce principe unique, paraît assez partielle. Pour ne pas être déviée de sa direction, l'auteur semble devoir quelquefois restreindre l'horizon de sa vue. Pour ne donner qu'un exemple : le dieu mis en relation avec la notion du chemin dans le livre est par excellence Apollon. L'autre figure divine, celle d'Hermès, dont les statues sont des éléments immanquables du paysage grec, malgré sa relation évidente avec les chemins, avec le passage quotidien et rituel (voir sa fonction de conducteur des âmes), avec l'interprétation des signes des différents types, ne fait pratiquement pas d'apparition dans le volume.

Quant à la présentation, le volume, plein de théories intéressantes et richement illustré, n'est pas exempt de fautes plus ou moins graves (voir la numérotation pêle-mêle des chapitres, la répétition gratuite des items dans la bibliographie, les divagations dans les dates de publication de certains travaux.). Un index des auteurs et des passages grecs cités serait aussi bienvenu. De l'aveu de P. Giannisi, qui en parlant de son travail utilise souvent **par un geste à propos** la métaphore centrale de son livre, le volume présent n'est qu'un *prooimion*, début d'un long chemin avec maintes ramifications intéressantes qui mériteraient une recherche approfondie. On ne peut que souhaiter à l'auteur et son projet de tenir la route.

1 Dans une autre contribution Giannisi considère aussi la vache comme *agalma*, dans le sens attribué au mot par L. Gernet, voir *PECUS. Man and animal in antiquity*. Proceedings of the conference at the Swedish Institute in Rome, September 9-12, 2002., Ed. Barbro Santillo Frizell (The Swedish Institute in Rome. Projects and Seminars, 1), Rome 2004. 125/128.).